

Le Rideau.fr

Interview d'Augustin Trapenard

février 4, 2013



« JE ME REFUSE À
ÉCRIRE UN ROMAN »

AUGUSTIN

Il est le Monsieur littérature sur France Culture. Vous le connaissez sûrement pour l'avoir vu manifester avec passion et flegme son amour des livres au Grand Journal, où il officie en tant que chroniqueur littéraire. Augustin Trapenard est ainsi. Prêt à défendre corps et âme ses coups de coeur littéraire. Et alors qu'il s'attache à montrer le processus de création des bouquins dans le Carnet d'Or sur « France cul », on l'a interrogé à propos de la rentrée littéraire 2013, notamment. ► Play

► La rentrée littéraire de janvier est moins pléthorique que celle de septembre. Peut-être plus qualitative aussi. C'est quoi ton top 3 ?

Le premier, c'est le livre d'Arthur Larrue, *Partir en guerre*, chez Allia, qui me paraît tout à fait étonnant dans son regard, édifiant dans son propos. Je trouve que c'est un livre qui résonne très bien aujourd'hui, à la fois dans le paysage culturel et la société française. Sur la révolte. Et puis il a des images absolument fulgurantes. Par exemple cette image du poulpe, qui apparaît à plusieurs reprises comme un refrain dans le bouquin : c'est quelque chose qui m'a vraiment frappé.

Le deuxième c'est le livre de Frédéric Ciriez, *Mélo*, que je trouve absolument prodigieux. Pour moi, c'est un des écrivains français les plus prometteurs. Tant dans son effort de narration que dans sa langue. Voilà un roman exigeant, mais qui reste non seulement lisible, mais passionnant. Un roman qui interroge l'écriture et qui n'est pas seulement une histoire que l'on raconte. À mon avis, c'est un livre qui affirme un auteur que j'avais notamment remarqué dans le Magazine littéraire.

Le troisième livre que je défendrais, c'est celui de Frédéric Roux, chez Fayard, qui s'appelle *Alias Ali*. C'est un roman sur Mohamed Ali qui est une véritable mosaïque à partir d'une multitude de fragments. Ces livres-là, j'en ai parlé dans *Elle*, dans le *Carnet d'or* et pour la plupart au *Grand Journal*. L'idée pour moi, quand j'aime un livre, c'est de le défendre partout. Vraiment. De le marteler et de donner envie à un maximum de gens de le lire.

► **Augustin, revenons sur ton parcours. Tu as commencé ta carrière dans les médias chez Radio Nova, c'est ça ?**

Oui, j'étais chroniqueur littéraire dans l'émission de Mélanie Bauer, *L'éléphant effervescent*. Mais j'ai pas exactement commencé là, parce qu'en radio j'étais auparavant chroniqueur dans l'émission de Joseph Macé-Scaron, *Jeux d'épreuves*, sur France Culture. Pendant trois ans, j'ai cumulé les deux. Ensuite on m'a demandé pendant l'été de faire une émission culturelle qui s'appelait *Toute première fois*, sur France Inter. Donc j'ai dû arrêter Nova et France Culture. Et à la suite de cette émission d'été, France Culture m'a proposé mon émission littéraire tous les samedis à 17h qui s'appelle *Carnet d'or* et que j'anime toujours.

► **Justement, dans le *Carnet d'or*, tu ponctues chaque émission d'un cri du cœur : Vive la littérature. La littérature, d'accord, mais laquelle ?**

Toute la littérature. La littérature c'est l'acte d'écrire, en réalité. C'est considérer que l'écrit est un art. C'est mon critère de sélection pour les auteurs que j'invite dans le *Carnet d'or* c'est-à-dire explorer toutes les littératures. Je prends donc la littérature dans son sens générique. D'ailleurs, je trouve ça dangereux de diviser l'acte littéraire qui est en

réalité un acte de création artistique. Petite anecdote marrante : quand j'ai commencé cette émission, le brief que j'ai reçu, c'était qu'on n'entendait pas assez les romanciers sur France Culture. Donc j'ai essayé de trouver un slogan. Et derrière ce « Vive la littérature », il y a l'idée qu'elle vive, cette littérature, en donnant la parole aux auteurs vivants et en parlant avec eux de leur expérience littéraire. La littérature, il faut qu'elle continue à vivre !

► **Au Grand Journal, on te sent un peu cantonné à ton rôle de chroniqueur littéraire...**

Déjà, j'ai la chance d'être sur France Culture, donc de ce côté-là, je n'ai aucune frustration. Tout le temps que je veux, je l'ai sur France Culture. Je l'ai aussi dans *Elle*, où je fais des chroniques sur les livres que j'aime beaucoup. Alors après, sur Canal+, il faut bien comprendre que c'est de la télévision. Donc ce serait débile de ma part de parler durant 6-7 minutes d'un bouquin. Je vais te dire pourquoi. Ce serait un tunnel et je perdrais des téléspectateurs, je perdrais mon émission. Du coup ce ne serait bon pour personne. L'idée c'est de m'adapter au format et de donner le plus possible envie de lire un livre. Là où tu as raison, c'est que je suis obligé de faire des ponts par rapport à l'actualité. Il n'y a que le vendredi que je choisis les trois livres que je prescris, mes coups de cœur littéraires. Les autres jours c'est plus des rebonds. Après c'est un choix, j'ai choisi de ne m'intéresser qu'à la littérature et de ne faire des détours que par ce domaine. Est-ce que l'on a vraiment envie de m'entendre à propos de la raquette de Novak Djokovic ? Je ne crois pas.



©Maxime Bruno

► **Je te posais cette question, car l'an dernier, Olivier Poivre d'Arvor, le directeur de France Culture, disait de toi que tu serais le nouveau Bernard Pivot dans trois ans...**

Je ne pense pas. Pour une raison toute simple. Bernard Pivot évoluait à une époque où le champ culturel et littéraire n'était pas du tout le même. Déjà, il était seul. Aujourd'hui la littérature est disséminée un petit peu partout à la télévision. Et puis, surtout, on le voit avec François Busnel, c'est difficile de rassembler un grand nombre de téléspectateurs autour de la littérature aujourd'hui. Moi j'ai choisi de m'intégrer dans une émission qui a une plus grande audience, le Grand Journal c'est un million et demi de personnes, tu vois, de m'adresser à eux et de leur donner envie, par de petites piques, de lire un livre. C'est une différente façon d'être un warrior. C'est une autre façon de poursuivre ce combat de civilisation, parce que c'est un combat de civilisation de parler des livres aujourd'hui. Tu le vois bien, toi qui t'y intéresse aussi, les petites librairies sont en train de fermer, les petites maisons d'édition font faillite. C'est quand même un milieu qui a besoin d'être défendu. Et je pense qu'à ma manière, ponctuelle, je défends.

► **Tu fais des recommandations littéraires sur le magazine *Elle*, notamment. Mais n'est-ce pas plus facile de recommander plutôt que critiquer ?**

Au contraire. Sincèrement. Après il faut savoir ce qu'on entend par « critique ». Parce que pour moi, « critiquer », au sens kantien, ce n'est pas du tout attaquer, mais plutôt évaser. Et c'est ce que je m'efforce de faire, c'est-à-dire poser des questions : pourquoi ce texte à ce moment-là, qu'est-ce qui fait sens ? Si tu veux, la critique de c'est oui/c'est non, c'est bien/c'est mauvais, n'importe qui peut la faire. Même ma grand-mère quand elle n'aime pas un livre. Mon travail c'est plutôt d'éclairer la littérature. De savoir pourquoi ce livre à ce moment-là... D'essayer de faire des liens. Dire c'est bien/c'est pas bien, c'est une approche complètement *nineties*, si tu veux mon avis. La deuxième chose c'est que, pour être très franc avec toi, le critique littéraire qui attaque systématiquement les livres se met en valeur lui-même. Alors moi, ça ne t'aura pas échappé, je suis pas écrivain, je

suis un lecteur. J'ai pas besoin de me mettre en valeur. Si il y a quelque chose que j'ai envie de mettre en valeur, c'est le livre. On a si peu d'espace dans le champ culturel aujourd'hui pour parler de littérature : pourquoi perdre du temps à aller critiquer des livres ? Attaquer, j'ai pu le faire quelquefois à la télévision, notamment pour le livre de J.K. Rowling, parce que c'était un livre qui était au programme. Mais quand il s'agit pour moi de choisir des livres que j'aime bien, tu as vu, j'ai tellement peu de temps...En revanche, quand on m'impose un livre qui est au programme, là je ne m'empêche pas de dire ce qui ne va pas. Ça ne me dérange absolument pas.



Le passeur de livres ©Xavier Lahache

► **Tu es passé de Nova à France Inter puis à France Culture. En fait, tu es rentré dans le rang...**

Au contraire. Je pense que la dissidence est aujourd'hui sur France Culture. Pour une raison très simple : c'est que c'est l'une des chaînes les plus jeunes qui soient. Il suffit de l'écouter et de voir la jeunesse des producteurs. Moi j'ai 33 ans, Adèle Van Reeth, qui a remplacé Raphaël Enthoven sur la quotidienne, elle a 25 ans ou un peu moins. Marie Richeux, qui a une quotidienne tous les jours à 16h, elle a 25 ans, quelque chose comme ça. France Culture c'est la jeunesse, aussi étonnant que cela puisse paraître. France Culture c'est la dissidence pourquoi ? Parce que c'est le temps de parole. Nulle part ailleurs tu trouveras un temps de parole aussi profond. À côté de ça, Canal + est beaucoup plus rentré dans le rang, par exemple, du fait du support, la télévision. France Inter c'était peut-être un peu plus « rentrer dans le rang ». Mais France Culture sûrement pas, au contraire ! Je prends des risques ! Parler une heure avec trois romanciers de la fabrique d'un roman, personne ne fait ça ! Et personne n'a autant de temps pour le faire.

► **Pourquoi attaches-tu autant d'importance au processus de création ?**

Il y a autant de façon d'écrire un livre que d'auteurs. Pourquoi ça m'intéresse ? Pour plusieurs raisons. D'abord pour une raison personnelle. Je suis un ancien universitaire, comme vous le savez, j'ai enseigné la littérature. Et c'est quelque chose que l'on a beaucoup mis de côté. Le structuralisme, dans lequel j'ai été élevé, s'est beaucoup indigné contre les lectures biographiques, les lectures un peu contextuelles. Du coup, c'était un champ que je ne connais pas. Ça m'intéresse parce que je ne connais pas bien. Comment on crée un livre ? Quelle est la petite histoire derrière tout ça ? Je ne vais pas interroger les romanciers sur ce que raconte leur livre. Pour savoir ça, il suffit de le lire et je ne veux pas tout dévoiler. La deuxième raison c'est : pour les auditeurs. On se rend compte que les auditeurs aiment beaucoup entendre les auteurs. Tu me parlais du Festival d'Avignon. Il y a une enquête qui est parue et qui montre que les gens se rendent dans les festivals simplement pour rencontrer les auteurs. C'est leur

première motivation. Donc il y a un véritable intérêt des lecteurs aujourd'hui, je pense, pour la figure de l'auteur, sur ce que c'est qu'un auteur, sur ce qui se cache derrière l'acte d'écrire. Et ça, c'est quelque chose qui me fascinait, vraiment. Et qui fascine aussi mes auditeurs. C'est la raison pour laquelle on a décidé de pousser ce concept.

► Tu as reçu de nombreux auteurs, dans le *Carnet d'or*. Mais est-ce que tu serais prêt à les recevoir à nouveau dans quelque temps ? On dit souvent que l'on écrit toujours le même livre...

Bien sûr. J'essaie d'éviter une année sur l'autre. Je te donne un exemple : David Foenkinos, qui vient de publier un livre en janvier, je ne vais pas le recevoir. En revanche je ne m'en empêcherais pas si c'est un livre intéressant. Parce qu'en fait c'est aussi intéressant de voir l'évolution d'un auteur dans le temps. Mais je ne lui poserais pas forcément les mêmes questions sur l'écriture. En réalité, il ne faut pas se tromper sur le but du *Carnet d'Or*, c'est vraiment de dévoiler la petite cuisine de l'écriture. En général, mais aussi en particulier. Ce qui m'intéresse dans cette émission c'est que ce soit à chaque fois trois actualités. C'est-à-dire que ce sont des textes qui paraissent à ce moment-là, précis, et pas forcément au hasard. Dans les thèmes que je choisis, et qui sont aussi des enjeux d'écriture, ils résonnent souvent avec l'actualité. Prenons l'exemple de l'émission sur les marges. On ne peut pas nier le fait qu'il résonne sur le thème de la précarité qui est omniprésente aujourd'hui dans la société française. On en parle de plus en plus. En fait, pour le *Carnet d'Or*, le pire du pire, c'est de constituer un plateau parce que c'est un casse-tête épouvantable. Il me faut trois actualités, trois romans qui viennent de paraître, un auteur un peu connu pour que l'auditeur puisse s'intéresser à deux autres auteurs qui le sont un peu moins. Il faut qu'il y ait un thème qui soit un enjeu d'écriture pour que cela pose un enjeu littéraire. C'est vraiment compliqué. Et je suis tout seul.

► Je te sais aussi motivé par la rencontre. Tu as notamment officié sur France 24 en tant que chroniqueur. Y a-t-il un auteur mort que tu aimerais interviewer ?

Ce serait un auteur qui ne parle pas, déjà. Sans doute Emily Brontë dont je suis un ex-spécialiste. J'ai travaillé durant toutes mes études sur son travail. C'est un auteur qui m'a toujours fasciné parce qu'elle n'est quasiment pas sortie de chez elle. Je crois qu'elle a fait uniquement trois voyages dont un, pendant un an en Belgique avec sa sœur Charlotte. La plupart du temps, elle est restée chez elle, dans son petit presbytère du nord de l'Angleterre. Et sa littérature est née de lectures. Et ce serait une espèce de fantôme de lecteur que d'interviewer un auteur lui-même fait de textes. En plus j'ai tellement lu et relu son travail...

► **Justement, tu as fait une thèse sur elle, non ?**

Je ne l'ai pas terminée. Je n'ai pas eu le temps. Oui, c'était beaucoup plus que sur elle. C'était une thèse sur le cas Emily Brontë et sur la possibilité d'auteurs inventés à l'époque victorienne. J'ai étudié ce moment où, dans l'histoire de l'Angleterre, on a besoin d'auteurs. Où on a besoin d'inventer des figures d'auteurs.

► **Tu peux nous expliquer ?**

Emily Brontë, elle veut pas publier. Elle commence à publier sous les conseils pressants de sa sœur Charlotte. Et il apparaît très clairement dans les correspondances et dans les témoignages d'époque qu'elle ne voulait absolument pas publier. Et au fur et à mesure, elle apparaît dans le champ littéraire. Son nom, Emily Brontë apparaît, je crois vingt ans après sa mort. Du coup ce qui me passionnait c'est comment, à un moment donné, le champ littéraire et culturel fait apparaître le nom d'Emily Brontë sur la couverture du livre *Les Hauts de Hurlevent*.

► **Tu as envie, dans le futur, d'écrire un nouveau livre entretien ou, pourquoi pas, un roman ?**

Oui, ce que tu dis est juste. La seule chose que j'ai écrite c'était un manuel que j'ai codirigé avec mon directeur de thèse. J'ai aussi retranscrit des livres d'Emily Brontë qu'elle avait écrits en français. Ça, c'était presque un travail universitaire. Et puis j'ai transcrit un entretien radiophonique que j'avais eu avec Edmund White : *Corps à corps*. Voilà les livres que j'ai écrits ou du moins ceux où mon nom

apparaît sur la couverture. Il ne t'aura pas échappé que je ne suis pas écrivain. C'est un truc que je défends coûte que coûte et corps et âme : le fait que l'on puisse être lecteur sans être écrivain. Et qu'on doit même, quand on est lecteur professionnel, ne jamais écrire. Moi, je me refuse à écrire un roman. Parce qu'ensuite viennent les conflits d'intérêts, on fait partie d'une communauté d'auteurs etc. Moi je ne fais partie d'aucune communauté d'auteurs, je suis totalement indépendant, je n'ai de relation privilégiée avec aucune maison d'édition et je dis ce que je pense. Et je me refuse à tout mélanger. Je ne suis pas un artiste, je suis un journaliste et un lecteur.

► **Ton mot préféré ?**

Palimpseste. Parce qu'il y a cette image autour du palimpseste, autour du manuscrit. Quand on gratte, on voit apparaître d'autres textes. C'est un très beau mot, parce qu'il est un peu étrange. Et puis en plus, c'est pour moi une admirable métaphore de la littérature. Parce qu'on écrit toujours par-dessus. On écrit toujours avec. Et je trouve ça beau de pouvoir déceler la dimension « palimpsestueuse », dirait Julia Kristeva, d'un texte.

► **Ta drogue préférée ?**

Le tabac (*rires*). Je fume comme un pompier depuis que j'ai 16 ans.

Propos recueillis par Dimitri Laurent

Infos pratiques :

Corps à corps, Augustin Trapenard, Editions de l'Aube / France Culture

Partir en guerre, Arthur Larrue, Allia Editions

Mélo, Frédéric Ciriez, Editions Verticales

Alias Ali, Frédéric Roux, Fayard